



**HAL**  
open science

## La Nuit des tambours silencieux

Dominique Sarr

► **To cite this version:**

| Dominique Sarr. La Nuit des tambours silencieux. 2021. hal-03482393v2

**HAL Id: hal-03482393**

**<https://hal.science/hal-03482393v2>**

Preprint submitted on 16 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

# La Nuit des tambours silencieux

---

Dominique Sarr

## Sommaire

L'épisode intégraliste	2
La création	2
Les premières Nuits	4
Les racines	5
Deux lieux pour une nuit	8
Quelle périodisation ?	9
Les Nuits modernes	10
Bibliographie	12

**L**e lundi gras à minuit, sur le pátio do Terço de Recife, les lumières s'éteignent, les tambours des maracatus font silence, et des prières sont dites et chantées en mémoire des ancêtres morts en esclavage.

Est-ce parce qu'elle est chargée d'une mémoire intense et douloureuse ? L'histoire de cette *Nuit des tambours silencieux* est un trou noir : rien n'en est sorti, ni ouvrage, ni article consistant<sup>1</sup>. On en trouve tout au plus quelques mentions au détour de livres savants, quelques comptes rendus de presse, de brèves pages sur internet ; quelques mémoires inédits l'abordent, sans être centrés sur la *Nuit* elle-même. Qui plus est, ces maigres informations s'avèrent à l'examen entachées de beaucoup d'approximations et d'erreurs.

Cette *Nuit* est une rencontre de *maracatus*, plus précisément de *maracatus nation*<sup>2</sup>, tradition de la culture afro-brésilienne du Pernambouc. Ils sont l'objet d'étude et de passion pour l'historien, en quête de vérité, pour les adeptes des cultes afro-brésiliens, en quête spirituelle, pour les musicologues, en quête esthétique et métamusical : comment auraient-ils la même approche, comment pourraient-ils parler le même langage ?

La *Nuit* est aujourd'hui un des temps forts du carnaval de Recife, si ce n'est une accroche marketing pour les touristes ; elle a fait des émules, comme à Olinda, elle a même suscité une *Nuit mirim*, c'est-à-dire des enfants : pourtant son histoire reste à écrire.

## L'épisode intégraliste

La première mention d'une *Nuit des tambours silencieux* se trouve curieusement dans un texte de l'Action intégraliste brésilienne de 1936. Ce mouvement « fasciste tropical » se veut fondé sur l'« Union de tous les peuples et de toutes les races » : les chemises vertes font feu de tout bois pour s'ancrer dans la réalité brésilienne multiethnique. En 1936, elles projettent une *Nuit des tambours silencieux* : non pas en mémoire de l'esclavage, mais pour commémorer... la « douleur de l'interdiction de la milice intégraliste » le 4 avril 1935 !

Cette cérémonie devait débiter à 21 heures et s'achever après minuit. Voici un extrait de ce que devait y déclamer le chef local : « ... les intégralistes de tout le Brésil vont se recueillir, pendant trois minutes dans un silence profond. C'est la *Nuit des tambours silencieux*. » [Trindade, 1988, p. 102] Un roulement assourdi de tambours devait accompagner ces trois minutes de silence.

La *Nuit des tambours silencieux* est-elle une tradition assez connue en 1936 pour que les intégralistes veuillent s'en emparer ? Ont-ils inventé ce terme, et le créateur de l'événement dans les années 60, Paulo Viana, a-t-il été frappé par cette expression au point de s'en souvenir, consciemment ou non, pour son projet ? Simple coïncidence ?

## La création

Située ici et là en 1960, 1962, 1965, 1968... la date de la première *Nuit* ne fait pourtant pas de doute. Un article du 12 février 1961 l'annonce clairement :

« Une des grandes innovations de ce carnaval est le lancement par le journaliste Paulo Viana de la "nuit des tambours silencieux", qui réunira lundi à minuit tous les maracatus de Recife et les trois grandes Reines Santa, Sinhá et Yayá, descendantes d'Africains. Le cérémonial est mystique et a été très bien organisé.

<sup>1</sup> Ivaldo de França Lima regrettait l'absence de tout livre et de tout article de fond en 2010 [França Lima, 2010, p. 33]. La situation n'avait pas changé à ce jour.

<sup>2</sup> Le *maracatu nação* est d'inspiration africaine et frappe des rythmes syncopés (*baque virado*). Le *maracatu rural* est métissé de culture indigène et bat un rythme plus simple (*baque solto*). Les Afro-Brésiliens ne reconnaissent comme *nation* que les maracatus liés à un *terreiro* de *candomblé* : le *candomblé* est une expression religieuse de la tradition afro-brésilienne, le *maracatu* une expression profane ; tous deux révèrent de manière syncrétiste les *orishas* (divinités) et les *eguns* (esprits des morts). Le terme de *nation* faisait initialement référence aux ethnies des anciens esclaves.

Toutes les percussions des groupes afro-brésiliens battront sous une direction unique, alors que le service de haut-parleurs de la tribune officielle diffusera un texte du journaliste Aníbal Fernandes, en mémoire des esclaves et des Amérindiens qui n'ont pu obtenir leur liberté.

Le consulat américain a réservé vingt chaises sur le pátio do Terço pour assister à l'événement, et le consul Marcel Morin a réuni les résidents français de Recife pour voir la "Nuit des tambours silencieux" ». <sup>3</sup>

Les choses sont claires : la première Nuit a eu lieu le lundi 13 février 1961, au pátio do Terço ; Dona Santa y était présente avec son maracatu *Elefante*. Un article du *Diário da noite*<sup>4</sup> confirme qu'en 1962 encore, un hommage devait y être rendu aux « mères noires »<sup>5</sup> qu'étaient Santa, Sinhá et Yayá, ajoutant que Paulo Viana devait y prononcer quelques mots — seule mention existante d'une prise de parole par Paulo Viana lors d'une Nuit des tambours silencieux.

Edvaldo Ramos relate le rôle fondateur des mères noires dans la création de cette Nuit : « C'est après avoir observé le respect avec lequel Dona Santa s'arrêtait devant la maison de Sinhá et Yayá et la façon dont elle les complimentait en les saluant que Paulo Viana en aurait conçu l'idée. » [França Lima, 2010, p. 368] Cela n'était pas l'objectif de la Nuit, mais put être le déclencheur de sa conception. Edvaldo précise que l'avenue Dantas Barreto n'étant pas encore prolongée, le pátio do Terço était le chemin naturel pour rejoindre la Pracinha, place de l'Indépendance, lieu des défilés officiels d'alors, ce qui donnait l'occasion à Dona Santa de saluer ses commères [França Lima, 2010, p. 369]. Mais qui était ce Paulo Viana ?

Paulo Nunes Viana<sup>6</sup> (1922-1987) avait opté pour le journalisme après des études de sociologie. Dès 1939, il collabore au *Jornal do commercio* et au *Diário de Pernambuco* notamment sur les questions économiques. Membre respecté de la communauté afro-brésilienne de Recife, il est un représentant de cette « bohème » qui rassemble tout ce que Recife compte d'intellectuels<sup>7</sup>, avocats, journalistes, architectes, médecins, hommes politiques festoyant dans le quartier du Vieux Recife, dont aucune femme honnête n'aurait franchi le pont, et s'attablant au Café Lafayette dans celui de Santo Antônio, y refaisant plus ou moins heureusement le monde. Il est proche « de la religion », comme on dit d'un air entendu des cultes de *Xangô* (nom autrefois dominant dans la région) ou de *candomblé* (appellation aujourd'hui plus fréquente). Il n'en est pas lui-même adepte, n'appartient pas à un *terreiro* (centre de culte) particulier : c'est plutôt un sympathisant<sup>8</sup>, qui accompagne à l'occasion ses amis dans des cérémonies. Paulo Viana est un farouche défenseur de la culture afro-brésilienne, par ailleurs bon vivant, adorant le carnaval, qu'il ne craint pas d'arroser copieusement. Il a longtemps été le président des *Lenhadores* (Bûcherons), une des sociétés carnavalesques les plus anciennes de Recife.

Il connaît de longue date Dona Santa, qu'il a interviewée dès 1950 pour la *Folha da manhã* [Viana, 1950], et a ses entrées dans la *casa das tias* (maison des tantes), où il visite Dona Badia : il parle avec elle de ce projet. Maria de Lourdes da Silva (1915-1991), dite Dona Badia, a toujours été investie dans le monde du carnaval : elle a participé à nombre de sociétés carnavalesques et a fait partie des fondateurs de plusieurs d'entre elles, comme les *Estudantes* (étudiants) de São José.

Paulo Viana demande aussi l'appui d'un de ses amis afro-brésiliens : Edvaldo Ramos (né en 1934) est le plus jeune des trois. À 27 ans, il prépare sa carrière d'avocat et de procureur tout en tenant une chronique dans le *Diário da noite* (jusqu'en 1980). Paulo et Edvaldo se rencontrent au travail, au Syndicat des journalistes, dont Paulo Viana est trésorier, ou à l'Association des chroniqueurs carnavalesques, dont Edvaldo Ramos est président. Ce dernier est lui-même un passionné de carnaval. Il fonderait en 1995 une autre institution de Recife, le *Baile perfumado* (« Bal parfumé ») et deviendrait une figure incontournable du *Movimento negro* (Mouvement noir) du Pernambouc.

<sup>3</sup> « Tambours silencieux », *Diário de Pernambuco*, Recife, 12/02/1961, p. 6 (l'article attribue à tort un rôle de reine à Sinhá et Yayá).

<sup>4</sup> « Couronnement de " Dona Santa " cette nuit, sur le pátio do Terço », *Diário da noite*, Recife, 02/03/1962

<sup>5</sup> Le terme de *mães pretas* (mères noires) évoque le respect, il est connoté par la fonction de *mère de saint*, responsable d'un culte.

<sup>6</sup> Cf. Viana, 1974. Cet article semble être le seul texte de Paulo Viana publié hors presse et le seul document fournissant des indications sur sa vie.

<sup>7</sup> Entrevues avec Edvaldo Eustáquio Ramos, Boa Vista, Recife, 15 et 25/04/2014

<sup>8</sup> Edvaldo Ramos (ibidem)

Edvaldo Ramos est surpris de l'offre de Paulo Viana, doutant de ce qu'il pourrait apporter au projet, mais la force de conviction de Paulo l'entraîne.

C'est donc ce trio qui va penser et monter la Nuit de 1961 ; on voit bien ce qui rapproche Paulo Viana, Dona Badia et Edvaldo Ramos : le goût de la fête joyeuse, du carnaval en particulier, mêlé à quelque chose comme de l'intelligence grave, de la profondeur spirituelle. Ils sont tout désignés pour initier un des événements les plus chargés de sens du carnaval pernamboucain.

## Les premières Nuits

Cette première Nuit, en 1961, est loin d'avoir eu le retentissement que nous lui connaissons. Elle ne regroupe qu'une faible assistance, bien différente de la Nuit actuelle.

Au début des années 60, seuls six maracatus nation sont actifs à Recife : l'*Elefante* (Éléphant) de Dona Santa (fondé en 1800), le *Leão coroado* (Lion couronné — en 1863), l'*Estrela brilhante* (Étoile brillante — en 1910), le *Porto Rico* (en 1916), l'*Indiano* (Indien — créé comme maracatu rural en 1949, devenu nation en 1957), le *Cambinda estrela* (créé comme maracatu rural en 1953, devenu nation vers 1960), et tous ne participent pas à la première Nuit. Selon Edvaldo Ramos<sup>9</sup>, les 3 ou 4 maracatus présents ne se contentent pas comme aujourd'hui de se succéder en défilés, ils restent en place sur le parvis de l'église et battent ensemble. Ce *toque* (frappe) en commun est confirmé par Lia Preta<sup>10</sup> pour la période ultérieure, vers 1972. Ces maracatus comportent beaucoup moins de membres qu'aujourd'hui — une douzaine de *batuqueiros* (percussionnistes), une douzaine de *brincantes* (cour, bahianaises, etc.) chacun<sup>11</sup> —, et l'assistance n'est guère plus nombreuse, de l'ordre de 100 personnes.

La particularité des premières Nuits est que Paulo Viana a demandé à une troupe de Recife d'y jouer des scènes. La description qu'en fait Edvaldo Ramos rejoint celle de Carmem Lélis : Paulo Viana « fait venir au pátio do Terço la troupe du théâtre *Equipe*, présente des danses afro-brésiliennes, met en scène des textes et, avec le poème *Lamento negro* dont il est l'auteur<sup>12</sup>, dénonce le processus déshumanisant de l'esclavage, rend hommage aux esclaves morts et révere les orishas<sup>13</sup>. » Le texte *Lamento negro* (« Lamentation noire ») est joué, sous la forme d'une pièce et accompagné d'une musique du compositeur João Santiago<sup>14</sup>. Hildo da Rosa indique que, selon les passages, le texte est dit par un seul acteur ou par le chœur.

Un film de Carlos Carvalho, *Carnaval no passo do tempo* [Carvalho, 2005], contient une des rares images tournées sur la présentation de *Lamento negro*. Cet extrait de 4 secondes confirme les sources validées ici, comme : le lieu de l'église do Terço, la présence d'acteurs et d'actrices, d'acteurs noirs et d'acteurs blancs grimés ; les hommes y sont torsos nus, les femmes vêtues en bahianaises, tous sont chargés de colliers, et pendant que le coryphée chante le *Lamento negro* ponctué par le chœur, les acteurs se balancent dans un mouvement de vagues et de plaintes...

Sur la durée du silence des tambours, Edvaldo Ramos parle pour les premières Nuits d'une durée très longue, peut-être 30 minutes. Mestre Toinho, qui a battu le tambour avec le *Leão coroado* à la fin des années 60, évoque spontanément la même durée<sup>15</sup>. Lia Preta, au début des années 70, l'évalue à de l'ordre de 5 minutes<sup>16</sup>. A-t-elle changé dans le temps ? Ce silence est en tout cas bien plus long que la simple minute respectée en d'autres occasions.

Si *Equipe* est une troupe liée au Mouvement noir, tous ses acteurs ne sont pas noirs. Aujourd'hui, un dramaturge symboliserait probablement la négritude par un signe proprement théâtral ; à l'époque, on choisit de grimer de noir les acteurs blancs. Inaldete Pinheiro rappelle que c'était alors habituel, mais ceci suscitera un incident qu'elle a vécu de l'intérieur<sup>17</sup>. En 1979, ce sont les débuts du Mouvement noir. Paulo Viana « est venu à une de nos réunions, raconte-t-elle, pour nous convier à la Nuit des tambours silencieux. Nous avons été choqués par ce maquillage, et deux ans plus tard, en

<sup>9</sup> Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>10</sup> Entrevue avec Lia « Preta » Menezes, Afogados, Recife, 18/04/2014

<sup>11</sup> Dans les maracatus actuels, il est fréquent de voir plus de 50 *batuqueiros* et de 100 *brincantes*.

<sup>12</sup> Selon le *Diário da noite*, l'auteur en était Aníbal Fernandes...

<sup>13</sup> Carmem Lélis, Présentation de la Nuit 2006, Casa do carnaval, Recife

<sup>14</sup> Entrevue avec Leonardo Dantas Silva et e-mails, Torre, Recife, 17/04/2014

<sup>15</sup> Entrevues avec Antônio Pereira (Mestre Toinho), Mangabeira, Recife, 23/03 et 26/04/2014

<sup>16</sup> Lia Preta (ibidem)

<sup>17</sup> Edvaldo Ramos (ibidem)

1981, nous avons envahi la représentation et l'avons interrompue »<sup>18</sup>. Faut-il y voir, comme certains, l'expression d'un racisme pour lequel un Blanc ne pourrait pas jouer un Noir ou, comme d'autres, une révolition compréhensible devant ce maquillage : s'agissant de mémoire de l'esclavage, il peut d'autant plus paraître douteux. Il ne rappelle que trop les *minstrels* nord-américains singeant les chanteurs de *negro-spirituals* ou de *blues*. On imagine combien Paulo Viana a pu être affecté par l'hostilité de défenseurs de la cause qu'il promouvait lui-même, et Inaldete Pinheiro, sans renier ce qu'elle pensait, remarque avec tristesse que ce put être l'origine du désintérêt montré ensuite par Paulo Viana devant sa création.

Un autre incident survenu en 1985 marque l'histoire de la Nuit. Un *afoshé*<sup>19</sup> s'y présente pour défiler avec les maracatus. Les maracatus, en bloc, refusent catégoriquement l'introduction d'un *afoshé* : il est hors de question qu'un groupe autre que les maracatus apparaisse dans cette commémoration<sup>20</sup>. Ils ne défendent pas ainsi un pré carré, mais le sens profond de l'événement.

## Les racines

La signification d'hommage aux défunts et de mémoire de l'esclavage de la cérémonie réoriente la question des antécédents de la Nuit. La documentation fait souvent référence à une préexistence informelle de cette Nuit avant sa création — ou *recréation* — par Paulo Viana. Mais leurs auteurs restent vagues sur cette préexistence et ne citent jamais de source. On dit seulement que les tambourinaires se rassemblaient le lundi soir devant l'église de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos ou devant celle du pátio du Terço pour une nuit de lamentations et y faisaient taire les tambours à minuit.

L'article du *Diário da noite* de mars 1962 est ambigu : « Le second jour de carnaval, en accord avec la tradition, à minuit, tous les maracatus et les caboclinhos se rassembleront dans ce lieu<sup>21</sup>. » L'expression « en accord avec la tradition » pourrait faire référence au jour traditionnel de l'hommage aux *eguns*<sup>22</sup>, le lundi, et il est douteux que des *caboclinhos* aient pu participer à cette Nuit, ce qu'aucune source ne mentionne. Ceci rend suspect cet article, qui suggère une tradition antérieure sans être probant. Un autre indice réside dans l'utilisation du nom de Nuit des tambours silencieux par les intégralistes en 1936, mais nous avons vu qu'elle ne prouve pas absolument la préexistence d'une Nuit dans la tradition afro-brésilienne.

Luiz Justino Silva Junior [Silva Junior, 2009] évoque quant à lui une manifestation qui se serait déroulée devant l'église de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos, avec le seul maracatu *Elefante*, sans non plus indiquer de source, si ce n'est deux entretiens anonymes, très flous et aux dates incohérentes. La chronologie retenue par cet auteur reposant comme beaucoup d'autres sur une base erronée, le doute se fait plus prégnant sur cette information.

Nous disposons il est vrai d'un témoignage précis<sup>23</sup> sur une préexistence de la Nuit : Raminho de Oxossí dit y avoir participé pour la première fois alors qu'il avait 8 ou 10 ans, ce qui situerait ces Nuits entre 1944 et 1946. Sa tante Yayá les aurait pris par la main, son frère et lui, depuis la *casa das tias* jusqu'au parvis de l'église. Les maracatus historiques y seraient venus en procession le lundi gras, les *calungas*<sup>24</sup> rendant au passage hommage à la *casa* ; moins nombreux, ils arrivaient de manière plus espacée qu'aujourd'hui. Puis, toujours selon Raminho, ils faisaient silence à minuit, commémoraient les ancêtres, les souffrances de l'esclavage et priaient les esprits des morts. Seules quelques personnes ou quelques dizaines de personnes étaient présentes.

<sup>18</sup> Entretien avec Inaldete Pinheiro, pátio de São Pedro, Recife, 28/04/2014

<sup>19</sup> Né en 1949 à Salvador, l'*afoshé* ne repose pas sur une tradition ancienne comme le maracatu. Lié comme lui aux cultes afro-brésiliens, il s'en distingue par les instruments, les rythmes, la part du vocal et de l'instrumental, l'absence de cortège royal...

<sup>20</sup> Entretien avec Hildo Leal da Rosa, São José, Recife, 23/04/2014, Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>21</sup> *Diário da noite* (ibidem)

<sup>22</sup> Esprits des morts, dans la religion *yoruba*.

<sup>23</sup> Entretien avec Severino Martiniano da Silva (Raminho de Oxossí), Jardim Brasil, Olinda, 16/04/2014

<sup>24</sup> Statuettes ou poupées portées par les « dames du palais ». Ce qu'elles représentent est un secret et je ne peux le dévoiler – mais il est transparent. Dans les cortèges de maracatu, elles marquaient *toujours* un arrêt en passant devant la *casa das tias*.

Cette description, donnée 70 ans plus tard par Raminho de Oxossí, ressemble bien trop à la Nuit de Paulo Viana pour que nous puissions l'accepter *telle quelle*. Raminho de Oxossí mêle manifestement à ses souvenirs lointains des éléments des Nuits postérieures<sup>25</sup>. Mais les précisions qu'il apporte laissent peu de doute sur le fait qu'il ait assisté enfant à des rites voisins. S'agissait-il bien d'une Nuit des tambours silencieux ? Si je pose cette question et rapporte ce témoignage au conditionnel, c'est qu'il n'est recoupé par aucune autre source. Deux éléments font au contraire penser que la Nuit initiée par Paulo Viana était bien la première.

Edvaldo Ramos, d'abord, n'a aucune connaissance d'une Nuit préexistante<sup>26</sup>. Il ne serait pas impossible, mais étrange qu'un des concepteurs de l'événement n'ait pas le souvenir que leur œuvre commune ait été la continuation d'une tradition.

Leonardo Dantas Silva, ensuite, dément formellement l'existence d'une telle Nuit avant celle organisée par Paulo Viana. Or Leonardo Dantas Silva n'est pas seulement un historien rigoureux, c'est aussi un acteur important du carnaval de Recife ; il a participé à plusieurs sociétés carnavalesques, il a bien connu Paulo Viana, le rencontra à l'occasion dans la *casa das tias* ; outre ses titres d'historien et de *brincante* (carnavalesque), il connaît bien tout ce qui touche au maracatu et à son arrière-plan dans la communauté afro-brésilienne de Recife. Que dit-il ? Qu'il n'y a aucune trace d'une Nuit avant celle initiée par Paulo Viana : si Leonardo Dantas Silva lui-même ne connaît pas de texte antérieur à 1961 mentionnant la Nuit des tambours silencieux, il y a peu de chances qu'il en existe ; pour lui, les traditions antérieures présentées par certains comme une Nuit des tambours silencieux sont en fait des *batucadas* (groupes de percussions) qui, passant devant l'église de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos, notamment lors de l'élection des rois du Congo et d'Angola, y marquaient le pas et rendaient hommage aux ancêtres morts en esclavage et à leur protectrice<sup>27</sup>. C'est précisément ce que dit César Guerra-Peixe lorsqu'il décrit les 10 étapes obligées du défilé de l'*Elefante*, telles qu'il les a suivies en enquêtant à partir de 1949 : après avoir salué (5<sup>e</sup> étape) la Fédération carnavalesque pernamboucaine rua da Aurora, l'*Elefante* vient (6<sup>e</sup>) à la porte de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos et y fait entendre « les chants consacrés aux *eguns* », avant de se rendre (7<sup>e</sup>) sur la Pracinha pour y défiler [Guerra-Peixe, 1955]. Cet hommage aux *eguns* le lundi gras est annonciateur de la Nuit des tambours silencieux, il ne peut lui être assimilé.

Ceci expliquerait les témoignages anonymes rapportés par Silva Junior : leurs auteurs ont parfaitement pu assister à l'arrêt d'un maracatu devant l'église de Notre Dame du Rosaire des Noirs et le voir rendre hommage aux morts de l'esclavage. Cela ne correspond pour autant ni à un regroupement de maracatus dans ce but, ni à l'organisation d'une nuit de veille pour cela. Les tambours marquaient-ils alors un silence, systématiquement ou occasionnellement ? C'est possible... et impossible à affirmer.

D'un côté, le témoignage troublant de Raminho de Oxossí, et les indices que sont l'existence de la Nuit intégraliste de 1936 et la mention d'une tradition par le *Diário da noite* en 1962. D'un autre, la dénégation du seul des concepteurs de la Nuit encore vivant, l'absence de tout écrit antérieur à 1961, et l'explication convaincante fournie par Leonardo Dantas Silva sur la cause de cette confusion.

Ce débat n'est pas technique : les milieux religieux sont plus enclins à adhérer à l'hypothèse d'une tradition antérieure, les chercheurs et les milieux profanes sont davantage acquis à son absence. C'est la question de la relation à la vérité, voire de ce qu'est la vérité, qui se cache derrière ce désaccord.

La seconde hypothèse me paraît consistante avec ce que nous savons par ailleurs. Il y aurait eu des Nuits des tambours silencieux avant 1961, et aucun des experts que sont Pereira da Costa [notamment Pereira da Costa, 1908], Câmara Cascudo [notamment Câmara Cascudo, 1954], Guerra-Peixe [notamment Guerra-Peixe, 1955], etc. n'aurait jamais eu l'idée de l'évoquer ? Leonardo Dantas Silva n'en aurait jamais relevé la moindre trace ? Tout historien sait que, si la mémoire est son meilleur allié, c'est aussi son pire ennemi. La mémoire ne restitue pas le passé : elle le reconstruit en même temps qu'elle le rappelle.

<sup>25</sup> Lorsque je lui demande comment se déroulaient les premières Nuits auxquelles il a participé (vers 1970), Mestre Toinho répond : « Comme aujourd'hui » (Antônio Pereira [ibidem]). Loin de conforter le témoignage de Raminho de Oxossí, ceci renforce mes doutes : c'est une réaction naturelle que de transporter le présent dans des souvenirs flous.

<sup>26</sup> Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>27</sup> Leonardo Dantas Silva (ibidem)

Certes, la Nuit de Paulo Viana trouve des racines dans le passé. Jusqu'où ces racines peuvent-elles plonger ? Le premier couronnement d'un roi du Congo dont on a la trace remonte au 10 septembre 1666 [Souchu de Rennefort, 1688] à Recife. Durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la communauté noire de Recife est organisée, en partie spontanément, en partie par l'autorité coloniale ; une aristocratie noire est apparue (voir l'ascension fulgurante d'Henrique Dias, avant et après la bataille de Guararapes, en 1654) ; les *quilombos*<sup>28</sup> sont nombreux et celui de Palmares atteint alors son apogée, regroupant des dizaines de milliers d'esclaves rebelles : la plupart des modèles d'organisation, d'intégration et de résistance des esclaves sont en place. Il y a plus d'un siècle que les premiers esclaves ont débarqué à Recife : il est hautement probable que les esclaves du XVII<sup>e</sup> se réunissent déjà pour commémorer leurs morts.

Et sans doute bien avant : au-delà de la seule religion *yoruba*, origine du culte des orishas et des *eguns*, le culte des ancêtres est central dans toutes les religions d'Afrique noire. Le culte des orishas n'est lui-même que son aboutissement : ce sont des ancêtres divinisés [Verger, 1981]. Trois siècles durant, de 1539 à 1850, des bateaux débarquent des esclaves au port de Recife : trois siècles, au cours desquels *tous* ces esclaves ont un point en commun : le culte des ancêtres — même pour ceux qui avaient adopté l'islam avant leur réduction en esclavage.

L'homme négro-africain est avant tout un être religieux, au sens étymologique du terme : *relié à, qui se relie à*. Avant d'être un individu, il est l'homme d'un clan, d'un lignage [cf. Erly, 1972 et Rabain, 1979] et un mariage est d'abord une alliance entre deux clans, en vue de poursuivre la lignée et de perpétuer la vie. Les esprits des ancêtres, défunts dont une part a disparu, mais dont une autre (le *bakkan* [« nez », souffle vital] chez les Wolofs, l'*èmi* [« âme »] chez les Yorubas) vit au village des morts et reviendra à travers un nouveau-né, sont aussi des intermédiaires : proches des entités supérieures ou de l'être suprême, ils sont les messagers leur portant les demandes des vivants. Avec la déportation, l'ancêtre dont on entretenait l'autel sur la terre du lignage faisait place à l'ancêtre dont on avait dû abandonner la terre et à l'ancêtre mort en esclavage : le culte des ancêtres était maintenant lourd de la perte du cordon ombilical avec la terre et le lignage.

Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les esclaves se lamentent sur leurs morts et les prient : dès lors qu'une pratique similaire est avérée dans l'Afrique ancienne et dans l'Amérique esclavagiste, puis post-esclavagiste, la preuve de son origine et de sa continuité est constituée. Une toile peinte vers 1640 par Zacharias Wagener [Wagener, 1650 (a)] montre une cérémonie où des esclaves frappent des tambours et dansent, faisant déjà penser à la liturgie du candomblé, et ce n'est pas surprenant : les rites prennent corps dès l'arrivée des esclaves qui arrivent avec leur culture, leurs croyances, leurs traditions, puis évoluent peu à peu. Car bien sûr, à peine les esclaves arrivent-ils en Amérique, ils subissent l'influence (et en bénéficient) des peuples qu'ils rencontrent : les formes du culte des morts qu'ils ont apporté d'Afrique sont vite amendées tant par les pratiques chamaniques amérindiennes que par les pratiques chrétiennes des colonisateurs.

C'est cette tradition ancestrale de lamentations sur les morts de l'esclavage que le génie de Paulo Viana allait solenniser avec la Nuit des tambours silencieux. Qu'il l'ait créée ou reprise, elle portait dès sa fondation quatre siècles d'histoire afro-brésilienne. Il l'a *inventée*, peut-être comme un trésor ; il n'a pas sacralisé les tambours, il a compris leur caractère sacré. Waldemar Valente l'écrit sur le début d'un rituel de candomblé : « Les affiliés et les participants, en signe de respect et en même temps pour invoquer leurs pouvoirs magiques, s'inclinent devant l'orchestre, saluant les tambours et les exécutants... » [Valente, 1952, p. 105]

Pour qui n'est pas immergé dans la culture du carnaval, pour qui y voit — à juste titre — une fête de la transgression ou sous l'aspect de danseuses de samba peu vêtues, mais qui — à tort — ne le voit qu'ainsi, il peut sembler incompréhensible que le carnaval soit le cadre d'une cérémonie d'une telle profondeur, plongeant ses racines dans une histoire aussi lourde. C'est méconnaître sa nature de fête religieuse, c'est méconnaître ce que les déguisements des cortèges de maracatus, de *caboclinhos*, voire de danseurs de *frevo* et de samba, cachent aussi de spiritualité, c'est méconnaître que, comme les maracatus, la plupart des 1 200 sociétés carnavalesques de Recife ont un lien avec une religion. Dona Santa et Dona Badia, jeunes femmes pleines de vie et d'allégresse, entraînant dans leur sillage

<sup>28</sup> « Républiques » d'esclaves en fuite.

danseurs et prétendants, ont pu être consacrées intouchables références des cultes afro-brésiliens. La fête créée par Paulo Viana est dans le plus pur esprit du carnaval de Recife.

## Deux lieux pour une nuit

On lit dans beaucoup de textes que la Nuit serait une nuit de dévotion à Nossa Senhora do rosário dos homens pretos. Un auteur aussi fin connaisseur des maracatus de Recife que Roberto Benjamin s'est laissé prendre à cette confusion : « Dans la nuit de lundi-gras, les groupes de maracatu se réunissent au pátio do Terço, dans un rituel connu sous le nom de Nuit des maracatus ou Nuit des tambours silencieux. Cette cérémonie est une réminiscence de la vieille tradition de l'hommage à Notre-Dame du Rosaire » [Benjamin, 1984]. Les sources crédibles, et notamment Edvaldo Ramos et Raminho de Oxossí, sont ici unanimes<sup>29</sup> : la Nuit des tambours silencieux est une nuit de mémoire, d'hommage et de prières pour les défunts, ce qui dans son contexte porte en premier lieu sur les victimes de l'esclavage. Elle l'était dans l'esprit des créateurs, elle l'est encore aujourd'hui. La référence aux esclaves amérindiens dans l'article du *Diário do Pernambuco* annonçant la première Nuit rappelle que Paulo Viana voulait associer les Amérindiens à cette Nuit parce qu'eux-mêmes avaient été victimes de l'esclavage.

Il y a à dire vrai une raison à la confusion sur le lieu des premières Nuits : quelques années après sa création, la Nuit a effectivement été déplacée devant cette église, et pas du fait de ses instigateurs. « Quelques années plus tard, dit Edvaldo Ramos, les autorités ont vu l'intérêt que pouvait présenter la Nuit des tambours silencieux pour Recife et le carnaval. Elles ont demandé que le lieu en soit déplacé sur le parvis de l'église de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos. Ceci nous a été imposé, les membres du groupe qui avait créé la Nuit n'en voulaient pas<sup>30</sup>. » Or, nous retrouvons ici quelqu'un que nous connaissons : Leonardo Dantas Silva, alors directeur de la Culture de l'État du Pernambouc. Ceci nous donne la raison du déménagement : parfaitement au fait de l'importance de cette église et de sa sainte patronne, historien entre autres du couronnement des rois, des reines et des juges du Congo, des Créoles et « des Angolas » qui s'y déroulaient ; connaissant bien la révérence qu'y vouaient les maracatus et l'hommage aux *eguns* qu'ils y rendaient déjà, Leonardo Dantas Silva pouvait juger son parvis plus significatif pour un hommage des maracatus aux défunts et aux souffrances de l'esclavage. Cette église était en outre le siège de l'*Irmandade do Rosário dos Homens Pretos* (Fraternité du Rosaire des Noirs) qui réunissait esclaves et affranchis.

Le rôle joué par Leonardo Dantas Silva<sup>31</sup> permet de situer l'époque de la délocalisation : il était en charge du Département de la culture de 1975 à 1979. Et Leonardo Dantas Silva est précis : la Nuit n'a eu lieu à Nossa Senhora do rosário dos homens pretos qu'un an, en 1980.

Au-delà de l'anecdotique, pourquoi les concepteurs de la Nuit ont-ils toujours voulu qu'elle se déroule sur le parvis de l'église du pátio do Terço plutôt que sur celui de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos ? Comme à Olinda et partout au Brésil, Notre Dame du rosaire des Noirs était, avec São Benedito (Benôit le Noir), la protectrice des Afro-Brésiliens : son église était leur lieu de rassemblement et de recueillement naturel.

L'église du Terço n'avait pas en elle-même de signification particulière pour les esclaves et leurs descendants ; elle avait été construite sur un ancien oratoire où les pèlerins récitaient un « terço », un *tiers de rosaire*. Et la confrérie de São Bartolomeu qui y avait son siège regroupait, elle, des commerçants du quartier de São José<sup>32</sup>.

C'est le pátio do Terço et la *casa das tias* qui étaient chargés de sens pour la communauté afro-brésilienne. Tellement qu'on leur prête bien plus que ce qui s'y est réellement passé. La rumeur veut que le pátio aurait été « situé près du port » et qu'il ait été le lieu d'un marché aux esclaves. Bien entendu, il n'a jamais été plus près du port qu'aujourd'hui : proche de la porte sud, donc alors de la seule route du continent, c'était un point d'entrée terrestre, et non maritime. Le marché aux esclaves se tenait en réalité rua do Bom Jesus, dans le quartier *du Recife* et non à São José : en attestent une aquarelle de Zacharias Wagener peinte vers 1640 [Wagener, 1650 (b)], et le texte de 1817 d'un

<sup>29</sup> Martiniano da Silva (ibidem), Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>30</sup> Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>31</sup> Hildo da Rosa (ibidem)

<sup>32</sup> Leonardo Dantas Silva (ibidem)

voyageur nantais, Louis-François de Tollenare [Tollenare, 1817], dont la description du marché aux esclaves est celle de la rua du Bom Jesus. D'autres rumeurs parlent d'esclaves torturés et mis à mort sur le pátio, d'un massacre qui y aurait eu lieu ; mais les piloris de la ville ont été successivement situés près de l'ancienne église du Corpo Santo (proche de l'actuel *Marco Zero*) et sur la place du Pelo (actuelle praça da Independência) : le pátio n'a jamais été un lieu de supplice. Quant à un massacre sur le pátio, aucune source n'en fait état. D'autres encore évoquent « des noirs qui y auraient été enterrés », ce que rien n'établit.

La réalité est à la fois plus simple et plus mystérieuse. Dans la Recife coloniale, Boa Vista est occupé par des plantations et des *engenhos* (moulins de canne à sucre), Santo Antônio par des Blancs, des Mulâtres et des Noirs libres, et São José est le quartier populaire qu'il est longtemps resté : de nombreux esclaves y habitaient et y sont morts, et notamment sur le pátio du Terço. Lorsque je me suis entretenu avec Dona Badia en 1989 dans la *casa das tias*, je me suis étonné de la révérence que venaient lui faire les *calungas* du maracatu *Elefante*. Elle m'a aimablement corrigé : « Ce n'est pas moi qu'elles viennent révéler, mon fils, c'est cette maison. » Et de poursuivre d'un air de comploteur : « Il y a quelque chose dans cette maison, dans les fondements de cette maison, et c'est à cela qu'elles viennent rendre hommage<sup>33</sup>. » Elle m'a dit alors à demi-mot ce que j'ai entendu depuis à mots couverts : que l'importance de cette maison venait de ce qu'elle aurait abrité le premier Africain déporté à Recife. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, ce ne peut être dans *cette* maison, construite sans doute au XIX<sup>e</sup> — et que les *tias* Yayá et Sinhá ont acheté en 1922. [Monteiro, 2011] Mais il est possible que le premier Afro-Brésilien ait vécu à cet endroit, qu'il y soit mort et que la mémoire en ait été conservée. Il est même possible qu'il y ait été inhumé, donnant naissance à la légende du lieu d'enterrement des esclaves. Il peut aussi s'agir d'une vérité symbolique, dans laquelle la *casa*, au centre de l'habitat des anciens esclaves de Recife, aurait été désignée, suite à on ne sait quel événement particulier, comme celui du premier d'entre eux. Incidemment, la *casa* était aussi devenue le siège de la Lamprut [Monteiro, 2011], société d'entraide quasi-secrète fondée durant l'esclavage, en 1836.<sup>34</sup>

Le pátio et en particulier la *casa das tias* sont lourds de cette charge de mémoire, et d'un peu plus que cela : pour quiconque s'est intéressé au candomblé, les sous-entendus de Dona Badia ne peuvent s'interpréter que d'une façon : les fondations de cette maison contiennent des *ashés*, lieu de forces et d'énergies sur lesquels le culte s'appuie et qu'il cherche à dompter. Paulo Viana savait tout ceci : ce que tout le monde peut savoir, et qu'on ne peut révéler... C'est cela qui le faisait tenir à ce qu'il accueille la Nuit : le pátio do Terço portait déjà en lui tout le programme de la Nuit des tambours silencieux.

Le passage de la Nuit sur le parvis de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos en 1980, associé à la mémoire de l'arrêt des tambours de maracatu devant cette église, avait en tout cas de quoi marquer les esprits. Je ne connaissais avant la présente recherche qu'une photo de la Nuit ancienne : elle était reproduite dans un article de journal retrouvé lors de mon premier voyage à Recife en 1989. Elle montre un groupe de 3 ou 4 *batuqueiros* assis et recueillis, courbés sur leurs *ilus* (tambours sacrés), immobiles, au coin de l'église de Nossa Senhora do rosário dos homens pretos. Il se dégage de cette photo une intensité exceptionnelle.

Ce n'est pas la seule des vicissitudes qu'a connues l'œuvre de Paulo Viana : à la même époque, trois semaines après le carnaval 1989, on m'a expliqué que la Nuit des tambours silencieux n'existait plus. Aucune source n'évoque une quelconque suspension de la Nuit, et Edvaldo Ramos, Leonardo Dantas Silva et Raminho de Oxossí assurent tous qu'elle n'a jamais été interrompue. Mais cela signifie une chose : deux ans après la disparition de Paulo Viana, elle passait inaperçue parmi les nombreuses manifestations du carnaval de Recife. Était-ce pour avoir perdu son inspirateur ?

## Quelle périodisation ?

Un des témoignages cités couvre une trentaine d'années, soit une bonne partie de l'évolution de l'événement : Hildo Leal da Rosa est arrivé à Recife en 1969, à 10 ans ; il a assisté à toutes les Nuits, depuis 1981 ou 1982, jusqu'à 2013 ; il est historien et il dirige le Département des manuscrits du

<sup>33</sup> Entrevue avec Maria de Lourdes da Silva (Dona Badia), pátio do Terço, Recife, 02/1989

<sup>34</sup> *A provincia*, Recife, 26/08/1906, p. 2

Pernambouc ; il connaît très bien le mouvement noir et le maracatu : il est donc à la fois un témoin de l'intérieur et occupe une position clé dans les recherches sur ces sujets.

Voici ce qu'il dit en substance : les premières Nuits auxquelles il a participé au début des années 80 se déroulaient sur le parvis de l'église avec peu de monde. Le premier temps de la commémoration était consacré à une pièce jouée par une troupe de théâtre noir. Tous les acteurs n'étaient pas noirs et les Blancs étaient grimés ; Hildo da Rosa précise que la troupe comportait à peu près autant de femmes que d'hommes ; il n'a pas le souvenir d'une musique l'accompagnant. Cette représentation mettait en scène un poème évoquant les souffrances de l'esclavage. Le second temps était celui des maracatus qui commençaient à arriver. Peu nombreux, ils entraient de manière espacée sur le pátio, et frappaient chacun à leur tour, puis faisaient silence — de l'ordre d'une minute, dit Hildo da Rosa — et partaient, toujours en silence. Il n'y avait pas de troisième temps, pas d'extinction des lumières ni de prières à minuit, pas non plus de lâcher de colombe ni de feu d'artifice comme aujourd'hui. Les acteurs, puis les *batuqueiros* jouaient, le dos à l'église, et l'assistance formait un arc de cercle devant eux. Comme il y avait une centaine de spectateurs, tout le monde était proche et pouvait entendre sans sonorisation. Lorsque je lui ai demandé ce qui l'avait le plus marqué dans les Nuits de cette époque, Hildo da Rosa n'a pas hésité : l'émotion, répondit-il en touchant son cœur, une émotion qu'il a beaucoup de mal à retrouver dans la grandiose Nuit actuelle<sup>35</sup>.

Il est frappant que le récit de la représentation théâtrale de 1981 soit similaire à celui de 1961. En revanche, une différence se fait jour dans l'intervention des maracatus, qui battent ensemble dans les récits initiaux et se succèdent de manière espacée vingt ans plus tard.

Un des intérêts du témoignage d'Hildo da Rosa est qu'il se souvient du basculement de la Nuit : ce changement radical est intervenu avec sa reprise en main par Raminho de Oxossí et par la ville de Recife, à travers les instances organisatrices du carnaval. Et nous en connaissons la date par Raminho de Oxossí lui-même, qui dit en 2014 animer la Nuit pour la 25<sup>e</sup> année<sup>36</sup> : le basculement a lieu en 1990. Paulo Viana est mort en 1987.

Nous en savons assez pour proposer une chronologie grossière et provisoire :

– Du xvi<sup>e</sup> siècle à 1960 se déroule la préhistoire de la Nuit : ses bases, que sont le maracatu, le culte des morts, le *candomblé* se mettent en place ; nous savons que des hommages sont rendus aux *eguns*, mais rien n'indique que le nom et le principe de la cérémonie sont déjà apparus ;

– De 1961 à 1989, la *Nuit ancienne*, celle initiée par Paulo Viana, Edvaldo Ramos et Dona Badia se déroule selon un scénario assez constant, religieuse au sens étymologique évoqué, mais aussi profane, eu égard aux caractères de la représentation théâtrale et du maracatu ; dans cette période se succèdent des variantes dont nous connaissons les extrêmes : au départ, les maracatus arrivent successivement, s'installent, frappent ensemble et font à minuit un temps de silence assez long ; par la suite, ils se succéderont de manière espacée, frapperont, feront silence et sortiront séparément ; mais la partie théâtrale de la commémoration se déroule pratiquement de la même façon ;

– À partir de 1990, la *Nuit moderne* a pris son aspect actuel, bénéficiant de son inscription dans le programme du carnaval, d'une audience considérable, d'une mise en scène à grand spectacle, avec une forme et un contenu plus directement religieux mais, paradoxalement, une certaine perte de sens et de profondeur aux yeux de ceux qui l'ont vue évoluer<sup>37</sup>. Durant cette période aussi, des variantes ont pu apparaître. Ainsi en 2001, les maracatus se sont d'abord regroupés à 18 heures devant Nossa Senhora do rosário dos homens pretos pour un rituel, avant de rejoindre le pátio do Terço pour la cérémonie habituelle ; ils ont alors renoué avec la pratique d'adosser leurs étendards à la façade de l'église, ce qui, si on en croit un article de l'époque, aurait été fait lors des premières nuits<sup>38</sup>.

## Les Nuits modernes

De fait, les Nuits modernes ne ressemblent plus guère à celles imaginées par Paulo Viana, Edvaldo Ramos et Dona Badia. Les 3 ou 4 maracatus des temps héroïques ont fait place aujourd'hui à une fameuse kyrielle : dans le programme 2014, 26 maracatus ont été comptabilisés — encore l'*Elefante*

<sup>35</sup> Hildo da Rosa (ibidem)

<sup>36</sup> Martiniano da Silva (ibidem)

<sup>37</sup> Lia Preta (ibidem), Hildo da Rosa (ibidem), Inaldete Pinheiro (ibidem), Edvaldo Ramos (ibidem)

<sup>38</sup> « Le rituel afro emmène les maracatus sur le pátio do Terço », *Jornal do commercio*, Recife, 26/02/2001

annoncé ne s'est-il pas présenté... Beaucoup de participants sont arrivés à 20 h voire avant 20 h, le cortège a été ouvert vers 22 h et, lorsqu'il a été interrompu à minuit, les 2/3 des maracatus n'avaient pas encore défilé : le dernier serait passé à plus de 4 h du matin !

Défilé des maracatus peu différents du défilé ludique officiel, absence de pièce ou texte profane, absence de frappe collective, foule de 2 à 3 000 personnes entassées derrière les barrières sur le maigre espace du pátio, spectacle primant souvent sur le sens, exploitation de la Nuit à des fins touristiques et, aussi surprenant cela soit-il, la Nuit des tambours silencieux ne comporte plus... de silence. Là où autrefois 30 tambours battaient ensemble pour se taire à l'unisson à minuit sonné, aujourd'hui, le défilé en cours est arrêté sur place, une voix fait patienter au rythme des *ilus* jusqu'à minuit sonnant, où elle demande l'extinction des lumières, et Raminho de Oxossí entonne des chants de *candomblé*. En 2014 au moins, les *ilus* n'ont pas suspendu leur frappe, ou moins de 5 secondes, et encore pas en silence : alors que cette prière avait commencé. Certes, nos rythmes d'aujourd'hui s'accommodent mal de longs silences... Mais amputer la Nuit de son essence, de ce qui la rend sacrée : le silence des tambours, n'est-ce pas plus grave ?

Aussi pour les acteurs et les témoins de la première époque, reste-t-il un peu plus que de la nostalgie : la plupart d'entre eux partagent le sentiment d'une certaine récupération à la fois institutionnelle, touristique et religieuse, et d'un manque de fidélité à l'esprit de Paulo Viana. Aujourd'hui, « on y vient comme à une fête, on y boit, on y drague, on y fait des choses qui ne doivent pas y être faites », dit Lia Preta<sup>39</sup>... Hildo da Rosa, en 2014, pour la première fois, ne s'est pas déplacé<sup>40</sup>.

Ce n'est pas un hasard si la *casa das tias* a été entre-temps vidée de sa substance. Ses orishas ont été dispersés après la mort de Dona Badia. Certes, Edvaldo Ramos a pu y créer l'*Espace culturel Badia* [Monteiro 2011], certes, elle a été sauvée de la ruine, mais elle voit aujourd'hui passer les maracatus de la Nuit dans la plus grande indifférence, et signe des temps, le lieu saint y fournit ce jour-là les badauds en cuisine typique, *vatapá* ou *feijoada*. Pourtant, si ses fondations contiennent bien des *ashés*, nul ne les a dissous.

On peut soutenir que ces écarts à la Nuit initiale sont la cause du succès actuel et que celui-ci peut faire plus pour la diffusion de la culture afro-brésilienne et la mémoire de l'esclavage que quelques dizaines de fidèles entraînés par un obscur journaliste du *Jornal do commercio*... Comme pour l'ensemble des maracatus, comme pour tant d'autres domaines, l'éternel débat entre anciens et modernes, entre tradition et modernisme, se perpétue...

Natal, 01/05/2014 — Medellín, 15/12/2021

---

<sup>39</sup> Lia Preta (ibidem)

<sup>40</sup> Hildo da Rosa (ibidem)

## Bibliographie

- BENJAMIN Roberto, *Magie et spectacle dans les maracatus de Pernambouc*, Recife, TV Universitária, 20 min, 1984 (pt)
- CÂMARA CASCUDO Luís da, *Dictionnaire du folklore brésilien*, São Paulo, Global ed., 1954 (pt)
- CARVALHO Carlos, *Le Carnaval au fil du temps*, Recife, C2 Comunicação, 40 min, 2005 (pt)
- CORTEZ Luiz Gonzaga, *Câmara Cascudo ou le journaliste intégraliste*, São Paulo, GRD, 2002 (pt)
- ERLY Pierre, *Les Premiers Pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire*. Paris, L'école, 1972
- FRANÇA LIMA Ivaldo Marciano de, « Entre Pernambouc et Afrique. Histoire des maracatus-nation de Recife et spectacularisation de la culture populaire », Recife, thèse de doctorat UFF, 2010 [inédit] (pt)
- GUERRA-PEIXE [César], *Maracatus de Recife*, São Paulo, Irmãos Vitale, 1955, 2<sup>e</sup> édition 1980 (pt)
- MONTEIRO João, « Maison des tias, maison de Badia: pré-ruine de la mémoire africaine de Recife », *Patrimônio em alerta*, Recife, mis à jour le 10 septembre 2011 [consulté le 24 août 2021], disponible sur : <http://patrimonioemalerta.blogspot.com/2011/09/casa-das-tias-casa-de-badia-pre-ruina.html> (pt)
- PEREIRA DA COSTA Francisco Augusto, « Folklore pernamboucain », *Revue de l'institut historique et géographique brésilien*, tome LXX-II, Rio de Janeiro, 1908 (pt)
- RABAIN Jacqueline, *L'Enfant du lignage : du sevrage à la classe d'âge*, Paris, Payot, 1979
- SILVA JUNIOR Luiz Justino, « La manifestation du sacré dans la nuit des tambours silencieux », Recife, mémoire de master UCP, 2009 [inédit] (pt)
- SOUCHU DE RENNEFORT Urbain, *Histoire des Indes orientales*, 1688, rééd. Saint-Denis de La Réunion, ARS Terres créoles, 1988
- TOLLENARE Louis-François de, *Notes dominicales prises pendant un voyage en Portugal et au Brésil en 1816, 1817 et 1818 - 2, Brésil*, rééd. Paris, Presses universitaires de France, 1971
- TRINDADE Héliogio, *La Tentation fasciste au Brésil dans les années trente*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1988
- VALENTE Waldemar, « La fonction magique des tambours », *Revue des archives publiques*, Recife, 1952, rééd. *Revue de l'Apeje*, n° 1, avril-juin 2016 (pt)
- VERGER Pierre Fatumbi, *Orisha : les dieux yorouba en Afrique et au Nouveau Monde*, Paris, Anne-Marie Métailié, 1982
- VIANA Paulo, « Dona Santa, la dernière reine de la Nation de l'Éléphant », *Folha da manhã*, Recife, 17/11/1950 (pt)
- VIANA Paulo, *Carnaval du Pernambouc – ses richesses folkloriques et ses rythmes caractéristiques*, Recife, compte d'auteur, 1974, repris dans *Anthologie du carnaval de Recife*, Leonardo Dantas Silva et Mário Souto Maior (dir.), Recife, Fundação Joaquim Nabuco, 1991 (pt)
- WAGENER Zacharias (a), *Nègres dansant*, dans *Thier Buch*, Dresden, Kupferstich Kabinett, 1650 (de)
- WAGENER Zacharias (b), *Marché d'esclaves à Recife*, dans *Thier Buch*, Dresden, Kupferstich Kabinett, 1650 (de)